

de Jérusalem pour se développer (pour une image plus nuancée, Rick Bonnie, *Being Jewish in Galilee, 100-200 CE. An Archaeological Study*, Turnhout, 2019, cf. *AC* 89 [2020], p. 364-366). On voit donc que la fiscalité romaine n'était pas si oppressive qu'elle limitât les productions de richesses et restreignît le commerce. On pourrait ainsi, pour finir, conclure avec cette remarque nuancée de Jérôme France (*op. cit.*, p. 405) : « l'impérialisme romain pouvait être brutal et cupide, il ne manifestait guère d'état d'âme, mais il avait au moins quelque chose à offrir. » Michaël GIRARDIN

Jean-Marc DOYEN, *Prolégomènes à l'économie des Celtes. Innovations technologiques, entrepreneuriat et marchés financiers en Gaule avant César*. Bruxelles, Éditions Archaion, 2018. 1 vol. relié, 189 p. Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-87214-001-5.

Cette monographie de Jean-Marc Doyen, publiée par les Éditions Archaion, se constitue d'un avant-propos de l'auteur, d'une introduction et de dix chapitres dans lesquels sont disséminées 33 figures. Jean-Marc Doyen, archéologue et historien de l'Antiquité tardive n'en est pas à son coup d'essai car il est l'auteur d'une vingtaine de monographies et a signé plus de 200 articles. Frustré par la vision primitiviste qu'ont certains chercheurs, l'auteur est retourné aux sources de sa formation, la protohistoire et s'est décidé à écrire ces prolégomènes dont l'objectif est annoncé dès l'avant-propos (p. 7-15) : défendre l'existence d'une économie celte à l'âge du fer, afin de s'ériger contre le point de vue des primitivistes, déniaient aux peuples celtes une quelconque existence « civilisée » avant l'arrivée romaine. Cette volonté de l'auteur est telle qu'il dit revendiquer « pleinement [son] subjectivisme et [...] l'assume[r] jusque dans ses excès » (p. 13). Le ton, presque acerbe, de l'auteur reflète selon ses propres dires une « propension presque viscérale à une certaine forme de provocation vis-à-vis de la *doxa* » (p. 9). L'introduction (p. 17-28) s'articule autour d'une présentation des sources utilisées par J.-M. Doyen pour contrer le parti pris des sources externes ou la presque absence de sources littéraires émiques qui permettraient de prouver l'existence d'une économie chez les civilisations celtiques avant l'arrivée des Romains. Archéologie, numismatique et épigraphie seront donc mobilisées par l'auteur pour donner « des réponses, du moins quelques pistes de réflexion qui mériteraient d'être explorées à l'avenir » (p. 17). Le premier chapitre (p. 29-36) s'intéresse aux composantes sociales de la Gaule préromaine. L'auteur y montre l'existence, sur base de l'exemple helvète, d'une division de la société entre ceux qui sont actifs et ceux qui sont passifs quel que soit leur statut. Toutefois, l'auteur rappelle qu'il existait des classes sociales chez les Celtes : une noblesse, à laquelle se rallie la deuxième classe qu'est la classe moyenne, et enfin la classe, parfois proromaine, des magistrats. Le deuxième chapitre (p. 37-74) porte sur les innovations technologiques et leur impact sur la croissance économique. J.-M. Doyen montre que ces innovations technologiques agricoles – faux, araire évolué, tonneaux, etc. – ont permis « la création rapide de surplus » (p. 38) vendables et transportables. À côté de ces innovations agricoles, l'auteur mentionne rapidement d'autres innovations : saloirs, maréchalerie, charronnerie, menuiserie, etc. qui « induisent peu ou prou, un accroissement de la productivité et, partant, un développement simultané du bien-être des populations par l'enrichissement de la classe moyenne, celles des artisans » (p. 74). Le troisième chapitre (p. 75-86) est consacré aux investissements

collectifs destinés à financer des travaux bénéfiques à l'ensemble de la communauté : constructions de routes, de ponts et de fortifications, aménagements de gués, déboisements, etc. Ces travaux permettent la « création de sites nouveaux, des « villes-étapes » à fonction économique » (p. 78) parmi lesquelles les *oppida* ayant un fort rôle socio-économique et politico-religieux. Dans le quatrième chapitre (p. 87-91), l'auteur remet en cause l'idée selon laquelle les peuples celtes seraient inorganisés. J.-M. Doyen a recours à des exemples observés chez certains peuples afin de montrer qu'il existait différentes formes d'organisation politique chez les Celtes. La fiscalité est le sujet du cinquième chapitre (p. 93-104). On y apprend qu'impôt direct (*tributum*), taxes et accises (*portoria* et *vectigalia*), amendes, confiscations, etc. constituent les sources de la fiscalité des Celtes leur permettant, entre autres, d'effectuer les grands travaux évoqués dans le chapitre 3. Le sixième chapitre (p. 105-120) présente la place de la monnaie dans l'économie celte de façon claire et concise. Un phénomène intéressant est mis en lumière par l'auteur, celui des « ligues monétaires » entre peuples celtes afin de « faciliter le paiement des taxes d'entrées de marchandises en transit, en évitant de devoir systématiquement recourir à des changeurs, du moins pour de petites sommes » (p. 120). S'ensuit le septième chapitre (p. 121-141) qui vise à démontrer l'existence, chez les Celtes, d'une économie de marchés aux mains de négociants privés, et concernant des produits tels que les métaux, le sel, le vin. Le huitième chapitre se consacre aux entrepreneurs et banquiers (p. 143-161). Plus que sur les entrepreneurs auxquels il a déjà accordé une place importante dans le chapitre précédent, l'auteur s'intéresse aux banquiers qui ont plusieurs activités : change des monnaies, rachat de dettes, expertise immobilière. Le neuvième chapitre (p. 163-172), dédié aux cycles de Kondratiev, est riche en graphiques. L'auteur se sert de la théorie des cycles de Kondratiev dont il fournit une explication pour les profanes : « les économies capitalistes connaissent, de façon périodique une croissance soutenue pendant 50 ou 60 ans, suivie d'une période de dépression » (p. 167). Cette théorie devrait être complétée selon lui, par exemple, par des théories comme celles de l'économiste suédois Karl Gunnar Persson ou d'économistes anglo-saxons (innomés) qui « permettent de quantifier l'évolution du produit intérieur brut [...] d'États préindustriels pour lesquels les données chiffrées manquent partiellement voire totalement » (p. 170). Le dixième et dernier chapitre (p. 173-176) retrace l'historiographie de l'étude des populations celtes et montre qu'elle fut influencée par différents courants (colonialisme, nationalisme, capitalisme, etc.). Pour J.-M. Doyen, il ne serait pas étonnant qu'on voie s'étoffer l'approche anthropologique ou même apparaître une approche écologique des Celtes dans les années à venir. Dans son ensemble, le livre correspond à ce qu'on pouvait en attendre à la lecture de son avant-propos : il s'agit d'une « présentation de l'essentiel des pistes qui devraient permettre d'écrire un jour une véritable “Introduction à l'économie des Celtes” » (p. 7). La volonté de l'auteur, est de faire bouger les lignes en remettant en cause la vision primitiviste des sociétés celtiques et les progrès apportés par la romanisation, voire de la mettre au rebut afin d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherche. Ce livre, agréable à la lecture, ne manquera pas d'intéresser les néophytes et d'engendrer des débats, qu'on peut espérer féconds, parmi les spécialistes.

Thomas LEBLANC